



# Ali Zaoua, prince de la rue

de Nabil Ayouch

## Fiche technique

France/Maroc- 2001 -  
1h40 -Couleur

Réalisateur :  
**Nabil Ayouch**

Scénario :  
**Nabil Ayouch**  
**Nathalie Saugeon**

Montage :  
**Jean-Robert Thomann**

Image :  
**Vincent Mathias**

Musique :  
**Krishna Levy**

Interprètes :  
**Mounim Kbab**  
(Kwita)  
**Mustapha Hansali**  
(Omar)  
**Hicham Moussoune**  
(Boubker)  
**Abdelhak Zharya**  
(Ali Zaoua)  
**Saïd Taghmaoui**  
(Dib)



## Résumé

Nabil Ayouch nous transporte, en quelques plans d'une saisissante intensité, dans l'intimité de quatre gosses énigmatiques. Ils ont osé braver le chef de la bande à laquelle ils appartenaient et faire cavaliers seuls. La bande, quelques dizaines de gamins, se venge à coups de pierres. L'une d'elles tue net Ali, cet Ali Zaoua du titre qui ne cessera plus de hanter Kwita, Omar et Boubker, ses trois copains. Après avoir caché son corps dans un trou, ils s'assignent une mission : faire à Ali «un enterrement de prince»...

## Critique

(...) **Ali Zaoua**, c'est ce qu'il est convenu d'appeler «une belle histoire». Du genre que ces enfants-là pourraient s'inventer s'ils rêvaient. Ils rêvent, affirme Nabil Ayouch. Ali allait prendre la mer pour rejoindre, disait-il, une île merveilleuse. Ce rêve, les autres vont, petit à petit, y croire...

Ainsi s'est dessiné le (périlleux) pari du film : créer une lente osmose entre une réalité âpre, brutale, décrite à cru et l'idéalisme d'un conte ensoleillé. A partir d'une enquête sur le terrain qui a duré deux ans, le réalisateur brosse, au-delà de la fiction, un portrait sensible et sans pittoresque de ces olvidados marocains. Les lieux où ils rôdent, ceux où ils s'incrument, leurs rites brutaux, leurs jeux dangereux, leur langage aussi déglingué que leur dégaine : tout renvoie à un monde authentique. A une précarité non trafiquée. A une réalité qui les menace autant qu'elle les protège. C'est leur monde. Il n'y a pas à s'apitoyer,

L E F R A N C E

[www.abc-lefrance.com](http://www.abc-lefrance.com)

suggère Nabil Ayouch, qui se tient à la bonne distance. Ni misérabilisme ni moralisme. On sent, en revanche, qu'il aime vraiment ses personnages (ou ses acteurs, c'est du pareil au même, tant ils se confondent), et il le montre en les filmant non comme des cas sociaux mais comme des personnages à l'âme trempée : fragiles, démunis en apparence, mais capables de mille subterfuges pour survivre au pire, parce qu'ils n'ont pas le choix.

Surtout, le cinéaste est attentif à capter ce flottement viscéral entre les élans spontanés de l'enfance et la férocité sans calcul qui aide les gamins à se protéger. Ils sniffent de la colle, ils volent, ils trafiquent, ils donnent (et reçoivent) des coups, sans se poser de questions ; mais, aussi bien, ils chantent à tue-tête, narguent les adultes, éclatent de rire pour trois fois rien ou se font, soudain, tout petits dans les bras d'une mère qui n'est pas la leur.

Bientôt, à l'image effrayante de Dib, le tyranneau de la bande, muet, semi-débilé, d'une sauvage cruauté (la composition de Saïd Taghmaoui est inquiétante à souhait), va se superposer celle d'un bon bougre de vieux marin, qui avait «adopté» Ali Zaoua, qui va prendre en charge et le rêve de ses amis - enterrer Ali comme un prince - et, on le parierait, leur propre avenir. On n'adhère pas sans réserve à cette échappée vers un conte gentiment convenu. Il y avait sûrement mieux à inventer que ce «truc» faiblard des graffitis enfantins s'animant ici et là, au détour d'une séquence, pour figurer le monde imaginaire de l'enfance. Greffer de la simili-poésie naïve sur du réalisme abrupt, c'est risquer le court-circuit. (...)

Jean-Claude Loiseau  
*Télérama - 21 Mars 2001*

Il se cache toujours deux films dans le cinéma de Nabil Ayouch. Dans son premier long métrage, **Mektoub**, il abandonnait un scénario vaguement hitchcockien et plutôt convenu pour renouer avec le Maroc de ses origines. (...)

Dans Ali Zaoua, prince de la rue, le processus s'inverse: il commence en embrassant la réalité du Maroc dans ce qu'elle a de plus profond, de plus ingrat et inavouable √ l'errance et l'abandon des gamins livrés à eux-mêmes dans les rues, accrochés à leur colle glu √ pour, à mi-chemin, leur proposer une fuite assumée vers les volutes de l'onirisme oriental qui surprendra ceux qui ne sont pas habitués aux rêveries propres aux contes arabes.

Pourtant, et à bien y regarder, le regard du cinéaste est resté le même tout au long du film. Certes, son matériau de base est documentaire: c'est une terre glaise épineuse, rêche, sur laquelle tout le monde à Casablanca butte, et sur laquelle pourtant il travaille avec une écoute attentive et une volonté de s'affranchir un territoire au-delà de la distance qui existera toujours entre eux (les gosses) et nous (les civils). Ayouch, il le sait, passe après les morceaux de bravoure de Buñuel ou de Pasolini. Ses paupières à lui sont volontairement douces. Il s'écarte de ce qui pourrait tenir du seul registre de la cruauté pour aller à la poursuite de la part d'enfance, la plus enfouie chez ces gosses.

Philippe Azoury  
*Libération - 22 Mars 2001*

## Le tournage

Une grande partie du film a été tournée dans une cimenterie désaffectée où se réfugient les enfants sans attache. (...)

Son désir de réaliser un film avec les gosses des rues remonte au milieu des années 90. L'approche a été longue et délicate. D'autant qu'avant les premières rencontres Nabil Ayouch s'est posé des questions de cinéma sur lesquelles il a longtemps séché : «Je n'arrivais pas à imaginer une forme qui me permettrait d'éviter le misérabilisme. Je ne me voyais pas retranscrire cette réalité sans essayer de la sublimer. Il y a tellement de films forts qui ont abordé ces sujets de manière réaliste que je ne voyais pas ce que je pourrais apporter...» En point de mire, il a gardé à l'esprit le lyrisme de **Bouge pas, meurs et ressuscite !** de Vitali Kanevsky, et la tendresse d'**Un monde parfait**, de Clint Eastwood. L'idée du conte s'est imposée : «Je revendique le côté tragico-lyrique, poétique et naïf d'une grande partie de ce que je fais.» Son premier court métrage, road-movie dans le désert sud-marocain, interprété par un Jamel Debbouze débutant, avait déjà les atours de la fable : l'histoire d'un gamin qui vivait en marge d'une microsociété villageoise et rêvait de trouver «les pierres bleues du désert».

C'est un jour de 1997, en poussant la porte de Bayti, une association des faubourgs de Casablanca, que Nabil entre de plain-pied dans la réalisation d'Ali Zaoua. Il comprend aussitôt qu'il lui faudra d'abord se passer de caméra. «J'ai commencé par descendre dans la rue pour discuter avec les mômes et filmer nos conversations pour les archiver, mais j'ai vite senti que ça n'était pas la bonne solution.» (...) «Dès qu'on les filme, dit le cinéaste, ils se conforment au regard que la société porte sur eux. Ils ne sont prêts à se confier que s'ils sentent qu'on s'intéresse vraiment à leur existence. La seule chose qu'ils demandent, c'est qu'on leur consacre du

temps.»

Du temps, le jeune réalisateur leur en donne : deux pleines années. (...)

Pendant ces deux années de préparation, le réalisateur vit comme un éducateur de l'association Bayti, il sillonne les rues et fréquente assidûment les appartements-refuges du quartier de Bernoussi, où les enfants-vagabonds sont recueillis, nourris, soignés et pris en charge dans l'espoir d'une réinsertion progressive. La responsable des lieux, le docteur Najat M'jid, est une belle jeune femme de 40 ans dont le débit semble branché sur une source d'énergie inépuisable. Elle l'a d'emblée mis en confiance : «Elle me disait : "Laisse de côté la culpabilité et la pitié, tu n'as rien à te reprocher quand tu arrives ici. N'essaie pas de les juger mais de les comprendre, et dis-toi que notre film va nous aider."» Le scénario et le casting sont élaborés au fil des rencontres. Il faut un temps infini pour que s'installe une confiance réciproque, et d'interminables approches pour percer l'imaginaire des enfants. D'autant que celui-ci est souvent remodelé par l'usage immodéré de la colle et les hallucinations extatiques (le talâa) qu'elle procure. (...)

Les bons jours, les enfants restent des heures à fixer les paraboles aux fenêtres, rêvant de palais et de pays lointains. «On néglige toujours l'aspect lyrique et poétique de la rue. Ces enfants ont un côté fleur bleue. Ça m'a conforté dans mon approche.»

Laurent Rigoulet  
*Télérama 21 Mars 2001*

La cimenterie Laffargue, abandonnée en bordure du centre-ville de Casablanca, à proximité du marché aux poulets et d'un bidonville, ressemble à s'y méprendre à une décharge publique. Les sacs d'immondices abondent et il faut traverser un large terre-plein avant d'identifier au centre de cette zone désertique, où chaque geste est à découvert, ce qu'il reste d'installations techniques.

Très vite, on se retrouve encerclé d'enfants, certains en haillons, d'autres aux vêtements plus proches de n'importe quel gosse de banlieue occidentale. Les âges sont difficiles à distinguer: on devine, dans la bande, que celui-ci a plus de 15 ans, mais pour les autres, impossible de savoir s'ils ont ou non dépassé la dizaine d'années. Depuis combien de temps vivent-ils là? Pour combien de temps? Dorment-ils dans les ruines de ce chantier interdit au public, entourés de chiens galeux, sous la protection abusive des plus grands? Ou viennent-ils ici s'affranchir, dans la vie sauvage, avant de retrouver leur foyer éclaté?

Violence incoercible. Trois années durant, Nabil Ayouch a préparé ici, avec eux et grâce à l'appui logistique des éducateurs de l'association Bayti (emmenée depuis six ans par le docteur M'Jid), le tournage d'Ali Zaoua. Aujourd'hui encore, il lui faut un entier courage pour renouer avec ce lieu impossible, en déjouer la part de spectacle et l'incoercible violence. «Les premières fois, je suis venu avec une caméra vidéo. Les gosses se sont immédiatement mis en scène, me racontant n'importe quoi. J'ai compris au bout d'un certain temps que l'on ne pouvait concevoir un juste savoir sur eux sans déposer ses armes, investir du temps et nouer une relation qui ne soit pas d'intérêt. Sinon, c'est foutu, d'emblée. Ils savent donner à la société exactement ce qu'elle attend d'eux en termes de misérabilisme. Le film avait envie d'aller ailleurs.»

Face à un tel matériau brut, on peut se

demander si le recours à la fiction et à l'onirisme est légitime: «Je savais qu'il me fallait fonctionner avec cet univers déstructuré en bâtissant une fiction. Ça revenait à emmener ces enfants dans une structure. Vous prenez des lions dans la jungle et les mettez dans un zoo. Cette démarche est-elle seulement authentique? En ai-je le droit? Je ne sais pas encore ce qui m'a fait tenir dans mes convictions, peut-être la dimension perpétuellement tragico-lyrique de la rue marocaine, qui offre toutes sortes d'entrées, dans laquelle l'onirisme tient aussi de la réalité. Ces gosses sniffent de la colle du matin au soir; ce qu'ils disent est hallucinogène, à la limite du conte. Ils ont des rêves d'appartenance qui les raccrochent à la réalité matérielle: avoir une voiture, un foyer, une maison, un bateau. Ils rêvent au réel, à une promesse de réel. Souvent, après avoir inhalé la colle, ils fixent les antennes paraboliques et se racontent des films. Il faut admettre qu'il n'y a pas que la violence dans leur vie.»

Pour pouvoir être cohérent avec l'imaginaire de ces gosses du port ou de la cimenterie, et ne jamais les juger, il fallait pour Nabil Ayouch éviter de sublimer la rue, mais trouver un juste milieu entre la part sociale (qui partout ici prend à la gorge) et la poésie que libèrent ces gosses afin de rendre leur survie possible. Nabil Ayouch insiste: pour certains, la rue est un choix, pas une punition. C'est précisément ce qui rend le travail des éducateurs délicat: chaque cas relève d'une histoire et d'un choix uniques. De fait, devant la multitude de figures, les associations ne parlent pas de gosses des rues mais d'enfants «en situation de rue». Pour Nabil Ayouch, comme pour le docteur Najat M'Djib, la rue est à voir comme «un autre mode d'existence, le seul qui leur appartienne. C'est une alternative». Selon le docteur M'Jid, «l'association a pris des risques en acceptant ce tournage. Il ne fallait absolument pas qu'ils envisagent ce film comme une planche de salut, mais

comme une phase de transition dont on ne mesurera les conséquences que dans deux ans».

«Prêts à improviser». Comment, dans ces conditions chaotiques, mener à bien l'aventure d'un tournage? «Il ne fallait jamais se mentir, ni jamais leur mentir, se souvient Nabil Ayouch. On a essayé d'adapter les enfants aux contraintes du tournage. Ça n'a pas marché. Dans un deuxième temps, on a voulu plier la machine cinéma aux enfants, ça n'a pas marché non plus. Finalement, la méthode était assez bâtarde: les enfants se sont raccrochés aux contraintes de temps et de lieux. Ce n'est qu'au bout d'un certain temps qu'ils ont compris qu'elles avaient quelque chose de salutaire et que c'était à ce seul prix que l'on pouvait achever un projet qui commençait à leur tenir à cœur. De notre côté, on était prêts à improviser une séquence si un enfant disparaissait deux jours. Lorsque le petit Hicham s'est blessé en voulant impressionner une actrice du film, on a dû arrêter cinq semaines, pendant lesquelles les gamins se sont éparpillés dans tout le Maroc. A terme, ils sont tous revenus. Ils n'étaient pas prisonniers, ils étaient impliqués. La maison était ouverte.»

Philippe Azoury  
*Libération - 22 Mars 2001*

## Le réalisateur

(...) Les cités de l'Ouest parisien connaissent depuis longtemps déjà Nabil Ayouch : ce cinéaste franco-marocain de trente et un ans, sympathique, longiligne et myope (...). Né à Paris d'une mère prof et française, Nabil Ayouch a vécu l'essentiel de sa prime jeunesse à Sarcelles – "plutôt modestement", dit-il simplement –, tandis que son père allait créer à Casablanca ce qui allait devenir l'une des principales agences de communication du royaume. Entré en cinéma non par les écoles mais par les stages – "à peu près à tous les postes" –, Nabil Ayouch s'est frotté trois ans au théâtre à Paris, apprenti auteur et metteur en scène, puis s'est essayé à la publicité, au poste de concepteur-rédacteur chez Euro-RSCG – "une bonne plate-forme d'observation pour comprendre comment marche un tournage". Très vite, sa passion du cinéma l'a conduit à naviguer entre les deux rives de la Méditerranée, "à plonger d'une culture, d'un monde à l'autre, d'un milieu social à un autre", au point d'estimer aujourd'hui "être réconcilié" avec ses origines. Et de payer aussi son tribut aux cinéastes qui l'ont précédé sur les écrans marocains : "Nous récoltons les fruits de leur courage et de leur labeur. Evidemment, ils ont été un peu surpris, même agacés, quand ils ont vu débarquer au 4e Festival national du film marocain à Tanger, en 1995, une bande de jeunes cinéastes de la diaspora. Ce fut comme un raz-de-marée, la pierre angulaire d'un jeune cinéma marocain bénéficiant de ses contacts dans les pays développés et des facilités accordées par le Maroc."

Pourtant, quand ses pairs ont proposé à Nabil Ayouch de créer une association des cinéastes de la diaspora, il a refusé tout net : "Nous avons la chance d'être dans un pays où le cinéma commence à naître après celui de nos voisins africains. Nous devons donc nous solidariser avec les cinéastes installés au

Maroc et fonder une association nous réunissant tous." Estimant que "les défis sont à relever au Maroc et pas en Europe", le jeune cinéaste a décidé de créer sa propre maison de production à Casablanca, Ali N'Productions, pour permettre la découverte de jeunes talents : "Nous avons besoin de la folie et de l'impertinence des jeunes de vingt ans pour bousculer les tabous et me donner l'envie d'aller encore plus loin." (...)

Olivier Scmitt  
*Le Monde Interactif - 21 Mars 2001*

## Filmographie

<b>Mektoub</b>	1999
<b>Ali Zaoua, prince de la rue</b>	2001

### Documents disponibles au France

Revue de presse  
revues spécialisées